

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 2

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Thatcher ou Blair, même combat pour les ouvriers du rail anglais

Quand la privatisation navigue à vue

«The Navigators» de Ken Loach

Dans son nouveau film, Ken Loach raconte cinq ans de privatisation des chemins de fer britanniques, à travers ses effets sur un groupe de réparateurs de voies. Un sombre bilan, dressé de manière typiquement chaleureuse.

Par Norbert Creutz

En 1995, sur la fin de l'ère Thatcher-Major, le Royaume-Uni se lance dans le long processus de privatisation de British Rail (BR), compagnie d'Etat des chemins de fer. Dès l'année suivante, un certain Rob Dawber, de Sheffield, contacte Ken Loach et lui propose un scénario sur ce sujet: de formation universitaire, employé de BR depuis dix-huit ans et militant syndical, il en connaît un bout.

Ainsi naît «The Navigators», qui ne verra le jour qu'une fois «My Name Is Joe» et «Bread and Roses» terminés. Entre-temps,

Dawber a découvert qu'il est atteint d'un cancer dû à l'inhalation d'amiante sur son lieu de travail et obtient un jugement qui déclare BR coupable de négligence grave. Il assistera encore au tournage du film et mourra le 20 février de l'année dernière, peu après avoir vu un premier montage.

Privatisation et précarisation

Cette petite histoire pour rappeler qu'il y a cinéma et cinéma. En Angleterre, pendant que des jeunes réalisateurs «branchés»

tournent «La plage» («The Beach»), «Snatch» ou «The Hole», un certain Ken Loach reste opiniâtrement attaché aux idées démodées de la dignité humaine et d'un cinéma nécessaire. La critique, surtout parisienne, l'a lâché depuis longtemps pour de nouveaux engouements, mais il n'en a cure. Tant mieux. Avec toujours la même équipe, la même méthode et les mêmes convictions, le dernier auteur marxiste vient de signer un nouveau film magnifique, dont la simplicité et la prise directe sur le réel ont de quoi faire rougir de honte la majorité des prétendus cinéastes de la planète.

Toujours tiraillé entre l'individuel et le collectif, Loach raconte ici la dislocation d'une petite équipe affectée à l'entretien des voies, aux prises avec un nouveau *management*. Lorsqu'ils voient arriver leurs responsables armés de nouvelles directives, Paul, Mick et les autres commentent par rigoler. Mais l'évolution de la situation ne prêterait plus trop à rire – et ce malgré des touches d'humour omniprésentes. Bientôt, ils doivent choisir entre partir avec un dédommagement et travailler

au coup par coup pour des agences, ou rester en acceptant un salaire à la performance et la suppression des congés payés. Dans un cas comme dans l'autre, leur travail se précarise, jusqu'à l'inévitable accident, parce que les économies se font toujours sur le dos de la sécurité.

Comme dans tous ses derniers films depuis «Riff-Raff», Loach montre aussi à quel point vie privée et vie professionnelle sont imbriquées, rendant les choix de chacun plus difficiles. Et, malgré son affection évidente pour ses personnages, jamais il n'en fait des anges ou des héros, ce qui leur épargnerait de commettre des erreurs. Enfin, alors que son regard adhère peu ou prou à celui de l'ouvrier de base, le récit, lui, génère le recul nécessaire à la réflexion. Exemple (mais non pas dans le sens rassurant de «The Full Monty» et autres «Billy Elliott»), cette histoire est dès lors vraiment de nature à ouvrir les yeux. En témoignant presque «à chaud» des conséquences hu-

Un nouveau film magnifique, dont la simplicité et la prise directe sur le réel ont de quoi faire rougir de honte la majorité des prétendus cinéastes de la planète.

maines de décisions purement économiques prises en haut lieu, «The Navigators» vaut tous les discours et tracts anti-globalisation.

Tourné en Super 16, avec des acteurs inconnus du Yorkshire, le film réussit une nouvelle fois ce petit miracle de paraître pris sur le vif. A ceux qui, frappés par cette apparente facilité, seraient tentés de minimiser l'art de Ken Loach, on a envie de poser cette simple question: comment se fait-il qu'il soit si seul à réussir – et même à tenter – ce type de cinéma? ■

Réalisation Ken Loach. **Scénario** Rob Dawber. **Image** Mike Eley, Barry Ackroyd. **Musique** George Fenton. **Son** Ray Beckett. **Montage** Jonathan Morris. **Décors** Martin Johnson. **Interprétation** Joe Duttine, Tom Craig, Venn Tracey, Steve Huison, Dean Andrews, Sean Glenn, Juliet Bates... **Production** Parallax Pictures, Road Movies Filmproduktion; Rebecca O'Brien, Ulrich Felsberg. **Distribution** Filmcooperative (2001, GB / Allemagne). **Durée** 1 h 36. **En salles** 23 janvier.

Entretien avec Ken Loach

Méticuleusement réaliste, une nouvelle fois à l'écoute des défavorisés de son pays, Ken Loach décrit les méfaits de la privatisation du rail britannique. Il livre, avec un humour en filigrane, un constat à la fois terrible et bouleversant. Rencontre.

Propos recueillis par Olivier Salvano

Vous traitez du dramatique bilan de la privatisation de British Rail sous une forme à la fois documentaire et fictionnelle. Que vouliez-vous dire?

Je m'intéressais à ce sujet depuis longtemps. Le scénariste m'a écrit en 1997, me décrivant ce qui se passait dans les chemins de fer et me racontant sa propre expérience. Il fallait montrer de quelle manière le travail avait changé, et ce pour beaucoup de gens. Alors qu'ils avaient la sécurité de l'emploi, ils sont maintenant dans une situation précaire. L'un d'entre eux disait même qu'ils travaillaient comme des «gitans du monde industriel». Au final, ils ont un emploi instable et incertain. Ce changement a eu des répercussions catastrophiques sur leur vie. Tout s'est désintégré.

A plusieurs reprises, vous montrez aussi un syndicalisme affaibli...

Dans notre pays – et dans le reste de l'Eu-

rope – les syndicats n'avaient plus de leaders forts. Il y avait pourtant une possibilité d'empêcher la privatisation du rail britannique, car de nombreuses personnes y étaient opposées. Aujourd'hui, beaucoup pensent que si les syndicats avaient appelé à la grève, ils auraient pu gagner. Mais ils étaient très liés au Parti travailliste, lui-même favorable à la privatisation. Il a même empêché les employés d'organiser un mouvement d'opposition.

Pensez-vous que la politique sociale ait changé depuis l'accès au pouvoir des Travaillistes?

Non, malheureusement. Je pense que Tony Blair est essentiellement «thatcherien». Son gouvernement a continué les privatisations. Ils ont maintenant privatisé le trafic aérien. Blair a la même idéologie que Thatcher. Sa rhétorique est différente, il utilise un autre vocabulaire, mais ses idées sont les mêmes. Au cours du siècle dernier, le parti qui se disait travailliste s'est métamorphosé. Au début, il représentait les ouvriers, à la fin, le Capital.

Comme dans «Raining Stones», «My Name Is Joe», «Riff-Raff» et bien d'autres encore, votre humour se glisse dans les situations les plus désespérées...

Quand on travaille avec un groupe de personnes, on fait toujours des plaisanteries, n'est-ce pas? Le comique existe, quelle que soit la nature du travail et qui que vous soyez. Vous ne pouvez pas décrire un groupe de personnes et lui enlever cet aspect-là. C'est une partie de ce qu'il est. Il y a toujours quelque chose qui fait rire.

Qu'est-ce qui vous incite à travailler avec des comédiens non-professionnels?

Il y a de vrais chemins notés dans «The Navigators». Généralement, les comédiens non-professionnels donnent du relief au film. Lorsque vous trouvez les bons acteurs, vous faites de nombreuses auditions. Vous commencez alors à travailler et vous savez intérioriser qu'ils

peuvent le faire. Ils apportent une sorte de côté direct et n'utilisent pas de «trucs» d'acteurs. Ils sont très simples et souvent francs dans leur manière de travailler. Mais les expériences avec les acteurs professionnels présentent également beaucoup d'avantages. J'ai trouvé bon de combiner les deux.

Vous êtes une immense référence pour les jeunes étudiants cinéastes européens. Que leur conseilleriez-vous ?

Restez en Europe, c'est ce qu'il y a de mieux! (Rires...) Faites du cinéma européen, gardez votre propre langue et défendez-la. C'est très important vous savez... Les réalisateurs italiens doivent faire des films italiens en Italie et pas ces espèces de «puddings européens» qui sont un peu de ceci et de cela. Il faut pouvoir défendre l'identité de chaque pays...

Ne pensez-vous pas qu'il existe justement une crise identitaire dans les films britanniques d'aujourd'hui?

«Harry Potter à l'école des sorciers» et «Le seigneur des anneaux» sont par exemple produits par des Américains...

(Rires...). Vous avez raison. Je pense qu'il y en a toujours eu une. Le cinéma britannique a toujours trop regardé de l'autre côté de l'Atlantique. Nous avons développé une attitude servile à l'égard des Américains, nous partageons la même langue, ce qui aggrave les choses. C'est pourquoi il a été très difficile d'établir une identité cinématographique britannique. ■



Au centre, Ken Loach



Chahine nous embobine avec plaisir

«Silence... on tourne» de Youssef Chahine

Après trois films engagés, le cinéaste égyptien s'amuse avec une comédie musicale un peu désuète et ludique, loin de toute réalité socio-politique. La grâce est au bout d'un chemin parfois laborieux, mais véritablement audacieux.

Par Laurent Asséo

Drôle de titre. Dans «Silence... on tourne», une équipe de cinéma réalise bien un film, mais pas dans le silence. Les personnages de cette trente-septième réalisation de Youssef Chahine ont même le babil très facile et la réplique tonitruante. On y chante des paroles éloquentes et fortes comme de jolies ritournelles, on y clame des phrases un peu toc et on bataille à coups de mots bien sentis. Serait-ce alors un titre plutôt ironique, à l'image de quelques scènes au burlesque précipité, qui rappellent les derniers films de Godard? Ou est-ce une manière d'indiquer que cette fantaisie passe délibérément sous silence les graves questions de notre époque? A 75 ans, après trois œuvres historiques évoquant indirectement différents maux des sociétés contemporaines, Youssef Chahine a visiblement eu envie de

s'amuser avec une comédie musicale sans véritable enjeu social ou politique.

Avec candeur et malice, l'auteur du «Moineau» («Al-Asfour») met sur pied d'égalité cinéma et musique pour faire virevolter tout un petit monde dans un décor de carton-pâte. Délaissée par son mari, Marvak (interprétée par Latifa, star de la chanson tunisienne), une chanteuse et actrice au firmament de sa gloire, souffre de solitude. De la foule de ses admirateurs, un jeune bellâtre, Lamei (Ahmed Wafik) va habilement frayer son chemin vers la diva esseulée. En manque d'amour, bien que très entourée par sa mère (Magda El Khatib) et sa fille, Marvak se laisse berner par les paroles langoureuses de cet arriviste. Pour mettre fin à cette passion qui gêne la carrière de l'actrice, le scénariste de Marvak et son metteur en scène vont tendre un piège au perfide Lamei.

Un film de vieux jeune homme

«Silence... on tourne» semble avoir été réalisé par un jeune homme d'une autre époque plutôt que par un vieux cinéaste posant un regard mature sur le présent. S'il y a de la nostalgie et du rétro un peu kitsch dans l'air, aucune mélancolie, aucune amertume n'assombrit réellement la clarté d'un univers hors du temps, à la lisière du mélodrame. Même l'évocation de la solitude des artistes se consacrant uniquement à leur public n'a pas le caractère tragique du sublime «Carrosse d'or» de Jean Renoir. Le temps et les générations qui passent ne semblent pas

chagriner Chahine. Malgré leurs différences, il s'identifie avec le même amour à chacun de ses personnages. Il se projette autant dans la naïveté très fleur bleue de Malak que dans l'autoritarisme bienveillant de sa mère. Même s'il condamne fermement le comportement du jeune arriviste, Chahine ne peut s'empêcher de lui témoigner de l'affection. A travers les agissements du bellâtre, le film se permet une critique très fine d'une société qui valorise trop le veau d'or médiatique.

Dans la forme, le réalisateur égyptien fait preuve de bien des audaces. Comme chez Minelli et d'autres maîtres de la comédie musicale, l'univers magique du spectacle traverse les frontières, contamine la réalité de sa mer-

Avec candeur et malice, l'auteur du «Moineau» met sur pied d'égalité cinéma et musique pour faire virevolter tout un petit monde dans un décor de carton-pâte.

veilleuse folie. Chahine ose quelques trucages inspirés de dessins animés de Tex Avery. Malheureusement, les séquences presque surréalistes de «Silence... on tourne» sont plus cuclottées que véritablement jubilatoires. Entre luxuriance et bricolage, la mise en scène n'a pas toujours l'élégance de ses modèles hollywoodiens. Surtout, la photographie du film se révèle aussi *cheap* que celle d'un feuilleton américain des années 70. Grâce à quelques séquences d'un ludisme très maîtrisé et à la présence de la rayonnante Latifa, Chahine n'aura pourtant pas dépensé en vain sa puissante vitalité, car le spectateur y trouve son plaisir.

Titre original «Skoot hansawwar». **Réalisation, scénario** Youssef Chahine. **Image** Pierre Dupouey. **Musique** Omar Khairat. **Son** Jérôme Ayasse. **Montage** Rachida Abdel Salam. **Décor** Hamed Hemdan. **Interprétation** Latifa, Ahmed Wafik, Magda El Khattib... **Production** Ognon Pictures, Misr International Films; Humbert Balsan, Gabriel et Marianne Khoury. **Distribution** Monopole Pathé (2001, France / Egypte). **Durée** 1 h 42. **En salles** 23 janvier.

Films

PATHE!

20 billets offerts

Pour le film

«Silence... on tourne»

En salles le 23 janvier

Commandez vos billets au 021 642 03 30
(maximum 2 par personne)

Roger Ebert, Chicago Sun-Times

MISCHA BARTON

A FILM BY LÉA POOL

SEVILLE PICTURES presents a CITE AMÉRIQUE DUMMETT FILMS Production LOST AND DELIRIOUS A Film by LÉA POUL With PIPER PERABO JESSICA PARÉ MISCHA BARTON JACKIE BURROUGHS NIMI KUZUY AND GRAHAM GREENE Produced by LORAINE RICHARD GREG DUMMETT AND LOUIS-PHILIPPE ROCHON
Based on the novel THE WIVES OF BATH by SUSAN SWAN Screenplay JUDITH THOMPSON Cinematographer PIERRE GILL Art Director SERGE BUREAU Costume Designer ALICE GILMORE Casting Director - Montreal LUCIE ROBITAILLE Casting Director - Toronto GAIL CABR Casting Director - New York/Los Angeles LYNN TODD Sound YVON BENOÎT CLAUDE BEAIGRAND HANS PETER STROBL Editor GAËTAN DUROU Final Original Score by TYLIS CHAMBERLAND Executive Producer LOUIS LAVERGNIÈRE a CITE AMÉRIQUE production co-produced by DUMMETT FILMS (Ontario)

PRODUCTION WIT INC. HAS OBTAINED ALL NECESSARY PERMISSIONS FROM THE APPROPRIATE COPYRIGHT HOLDERS. QUALITY ASSURANCE CERTIFICATE OF THE GOVERNMENT OF CANADA AND THE PRODUCTION OFFICIALS' LICENCE OF PROTECTION AGAINST PIRACY. THIS MOVIE FILMED IN CANADA. THEATRICALLY RELEASED BY SEVILLE PICTURES INC. ON FEBRUARY 10, 2017. ALL RIGHTS RESERVED. © 2016 SEVILLE PICTURES INC. ALL RIGHTS RESERVED.



DOLBY[®]
DIGITAL

FILM COOP
LIBRARY

dimanche.ch

Films revue suisse de cinéma

FILM COOP ZÜRICH

Présentent
en avant-première

«The Navigators»

Un film de Ken Loach

Avec

Thomas Craig,
Joe Duttine,
Dean Andrews,
Steve Huison,
Venn Tracey



*La bataille du rail contemporaine,
version Ken Loach*

Dimanche 13 janvier

A Genève au cinéma Scala 1 à 11 heures

Dimanche 20 janvier

A Neuchâtel au cinéma Apollo 2 à 10 h 30

A Lausanne au cinéma Richemont à 20 h 45

Appelez-nous avant le

6 janvier (Genève)

10 janvier (Lausanne et Neuchâtel)

(24h/24, samedi et dimanche compris) au 0901 566 901 (Fr. 1.49 min.)
pour commander vos places (max. 2 par personne).

Les billets gratuits seront envoyés à domicile

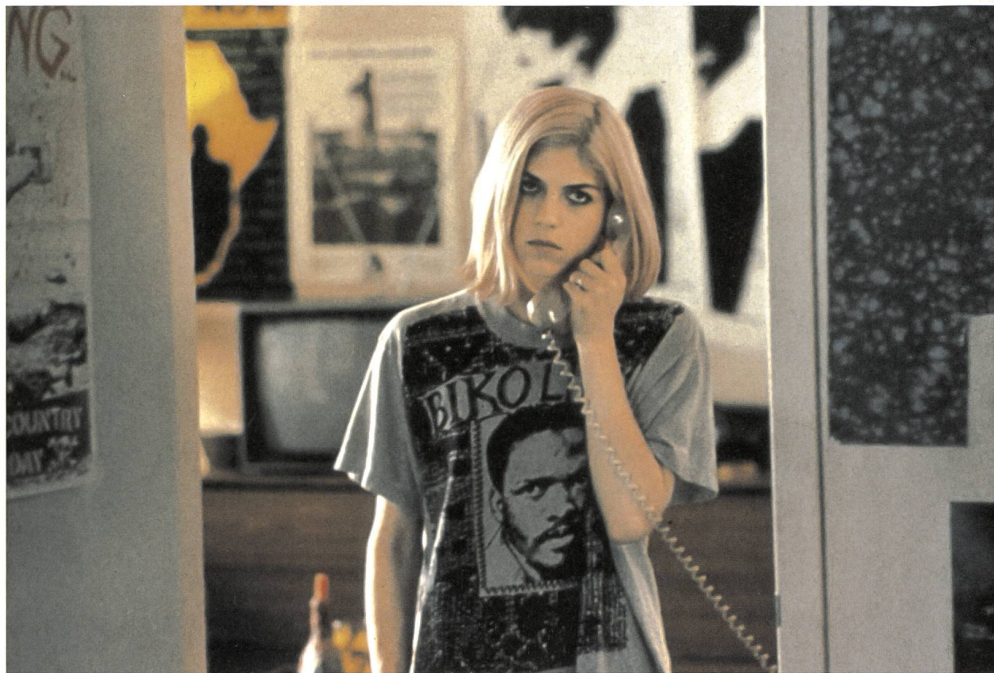
400
places
offertes

Peinture au vitriol

«Storytelling»
de Todd Solondz

Cinéaste à la dent dure, Todd Solondz livre, après le sulfureux «Happiness», une nouvelle vision dantesque de l'american way of life, doublée d'une étonnante autocritique de son cinéma subversif. Un brûlot qui n'a pas échappé à la censure des Américains.

Par Nathalie Margelisch



L'adolescence n'est certainement pas le «bel âge» dans le monde cruel de Todd Solondz

Solondz montre comment le collège et l'université encouragent les comportements conformistes et humiliants.

Couronné au Festival de Sundance en 1996 pour «Bienvenue dans l'âge ingrat» («Welcome to the Dollhouse»), une piquante et lucide description de l'adolescence, Todd Solondz se distingue encore en 1998 avec «Happiness». Présentée à Cannes, cette peinture au vitriol de la classe moyenne américaine reçoit le Prix international de la critique, ce qui ne plaît pas à tout le monde. Masturbation, pédophilie, mise à mal des valeurs familiales: Todd Solondz est accusé par certains de provocation cruelle et de misanthropie. Même Sam

Mendes, réalisateur de «American Beauty», l'accuse de condescendance envers ses personnages. On ne sera dès lors pas étonné de découvrir une brève allusion au film dudit Mendes dans «Storytelling». Au-delà

de cette anecdote, peu de points communs entre les deux œuvres. Car là où l'un s'est attaché à ménager les susceptibilités de ses contemporains en adoucissant le trait, l'autre tranche dans le vif et les oblige à affronter une réalité peu reluisante.

Solondz montre comment le collège et l'université, au même titre que la fa-

mille, encouragent les comportements conformistes et humiliants. Le film est divisé en deux parties distinctes. Intitulée «Fiction», la première a pour cadre une université. Des étudiants suivent le cours d'écriture d'un professeur noir, le Dr Scott, gagnant du Prix Pulitzer, mais dont la carrière d'écrivain n'a jamais décollé. Amer et cruel, il fait payer ses frustrations à ses élèves. L'un d'eux, un handicapé, a une liaison avec une jeune étudiante, Vi, qui le quitte pour entamer une brève aventure sado-masochiste avec le Dr Scott.

Racisme, handicap, système d'éducation fondé sur l'humiliation, autant de tabous que Solondz attaque sans retenue. Dans «Non-Fiction», Toby, un jeune homme velléitaire décide de tourner un documentaire sur la vie quotidienne d'un jeune collégien nommé Brady. Peu à peu, sous la caméra de Toby, la façade familiale se fissure: conformisme du père (l'excellent John Goodman), niaiserie de la mère, cruauté du petit frère et surtout inconsistance du pathétique Brady, dont la seule ambition est de devenir animateur de talk show.

Responsabilité du cinéaste

Non content de ce travail de mise à nu, Todd Solondz s'interroge aussi sur les limites entre réalité et fiction, ainsi que sur son rôle de cinéaste: quelle vérité l'image délivre-t-elle et quelle responsa-

bilité porte celui qui la manipule? Lorsque les spectateurs invités à visionner le documentaire se moquent méchamment de Brady et de sa famille, si ridicules à l'écran, le jeune réalisateur se justifie ainsi: «C'est ainsi que les choses sont». Solondz répond à ceux qui l'ont accusé de sensationnalisme: la peinture sociale doit rester honnête et sans concession, quitte à déranger.

Du bon usage de la censure

Todd Solondz paie pourtant le prix fort pour cette intransigeance. Preuve en est sa mésaventure avec la censure aux États-Unis où il n'a pas pu conserver l'intégralité de son film. Refusant de couper certaines scènes, il a fait apposer des cadres rouges sur les images. Ainsi, contrairement à ce qui s'était passé pour «Eyes Wide Shut» et ses gommages numériques, Solondz a voulu que le spectateur soit au clair sur le fait qu'on a jugé bon de lui cacher des choses. Encore une façon de lutter contre l'hypocrisie. ■

Réalisation, scénario Todd Solondz. **Image** Frederick Elmes. **Musique** Belle & Sebastian. **Son** Andrew Kris. **Montage** Alan Oxman. **Décor** James Chinlund. **Interprétation** Selma Blair, Paul Giamatti, John Goodman, Mark Webber... **Production** Killer Films, Good Machine; Ted Hope, Christine Vachon. **Distribution** Filmcoopérative (2001, USA). **Site** www.diaphana.fr/storytelling. **Durée** 1 h 23. **En salles** 9 janvier.

Montre-moi la magie

Brève escale chez les elfes avant de reprendre la route

«Le seigneur des anneaux - La communauté de l'anneau» de Peter Jackson

Oubliez «La guerre des étoiles» et «Harry Potter...», pâles ersatz de la grande saga de J.R.R. Tolkien, longtemps jugée infilmable! Cinéaste visionnaire et surdoué, le Néo-Zélandais Peter Jackson n'a pas déçu les attentes dans ce premier volet d'une trilogie qui fera date.

Par Norbert Creutz

Avant tout, dire que le spectacle est époustouflant, avertir qu'aucun mot ne parviendra jamais à rendre la grandeur épique, la féerie et la folie de ce film hors normes. Il est des occasions où le critique se sent impuissant et préférerait redevenir un simple fan plutôt que de risquer de passer pour un pinaillier. La grande nouvelle, c'est que «Le seigneur des anneaux» de Peter Jackson, au contraire du dessin animé inachevé de Ralph Bakshi en 1978, ne décevra pas les bataillons de lecteurs qui, depuis 1954, ont vibré à la trilogie pseudo-mythologique de Tolkien et en ont fait un de leurs livres de chevet. Quant aux autres, l'immersion dans cet univers imaginaire d'une cohérence unique sera si radicale qu'elle pro-

voquera sans doute quelques rejets épidermiques, mais pas de nature à entacher l'exploit des auteurs.

La première gageure était de condenser l'action pléthorique du roman. Mission accomplie: sur trois heures, on a à peine le temps de regretter l'inévitable disparition de certains épisodes, tant l'essentiel y figure et marque l'esprit. Le prologue confère d'emblée au récit sa grandeur épique et son cadre d'un temps immémorial où l'homme partageait la «Terre du Milieu» avec elfes, nains, orques et autres créatures. On y apprend comment l'anneau maléfique du roi Sauron, forgé au pays de Mordor, aboutit entre les mains de Bilbo le Hobbit, petit être pacifique aux pieds velus. Suit l'aventure des neuf compagnons qui, pour détruire l'anneau de malheur, affronteront mille dangers.

Harmoniser le réel et l'artificiel

Comment visualiser un tel univers? Les effets spéciaux ont fait de tels progrès que la chose est devenue possible, mais encore fallait-il un cinéaste capable de préserver l'équilibre entre le réel et l'artificiel. En faisant appel à des illustrateurs inspirés, en choisissant de mettre en valeur les décors naturels de sa Nouvelle-Zélande natale et en variant les procédés plutôt que de se reposer totalement sur l'image digitale, Jackson a réussi ce miracle. Autre ingrédient essentiel, une distribution idéale avec Elijah Wood, Ian Holm et Sean Astin en «hobbits» trapus, Liv Tyler, Hugo Weaving et Cate Blanchett en elfes aristocratiques, John Rhys-Davies en

nain rugueux, Viggo Mortensen et Sean Bean en fiers guerriers et Ian McKellen et Christopher Lee en vieux magiciens. Jusqu'à la créature Gollum, on ne pouvait rêver incarnations plus convaincantes.

L'heroic fantasy adulte

La grande force du film est de nous replonger dans un imaginaire fiévreusement adolescent, mais également nourri de peurs enfantines et de savoir adulte. On peut ainsi vibrer aux exploits héroïques, frissonner dans le noir ou perché au-dessus de gouffres, tout en s'émerveillant devant l'intelligence de la synthèse des mythologies nordiques accomplie par Tolkien – les plus réticents pouvant même lire le spectre du nazisme dans ce fatras plus ou moins médiéval. Ne manquent finalement à notre plaisir que les cartes soigneusement dessinées par l'auteur lui-même pour suivre le chemin parcouru et, bien sûr, le rythme plus personnel de la lecture. On pourrait aussi regretter une lumière trop blanchâtre et certains accents trop convenus de la musique, mais c'est pinailler. La vérité, c'est qu'on ose encore à peine imaginer la dimension que prendra ce «Seigneur des anneaux» une fois révélé dans l'intégralité de ses trois épisodes. ■

Titre original «The Lord of the Rings: The Fellowship of the Ring». **Réalisation** Peter Jackson. **Scénario** Peter Jackson, Fran Walsh, Philippa Boyens, d'après J.R.R. Tolkien. **Image** Andrew Lesnie. **Musique** Howard Shore. **Son** Ethan Van der Ryn, Mike Hopkins. **Montage** John Gilbert, Michael J. Horton. **Costumes** Ngila Dickson. **Décor** Grant Major. **Interprétation** Elijah Wood, Ian McKellen, Viggo Mortensen, Liv Tyler... **Production** WingNut Films, New Line Cinema; Peter Jackson, Barrie M. Osborne, Tim Sanders. **Distribution** Warner Bros. (2001, Nouvelle-Zélande / USA). **Site** www.lesseigneursdesanneaux.com. **Durée** 2 h 58. **En salles** 19 décembre.

Avant tout, dire que le spectacle est époustouflant, avertir qu'aucun mot ne parviendra jamais à rendre la grandeur épique, la féerie et la folie de ce film hors normes.

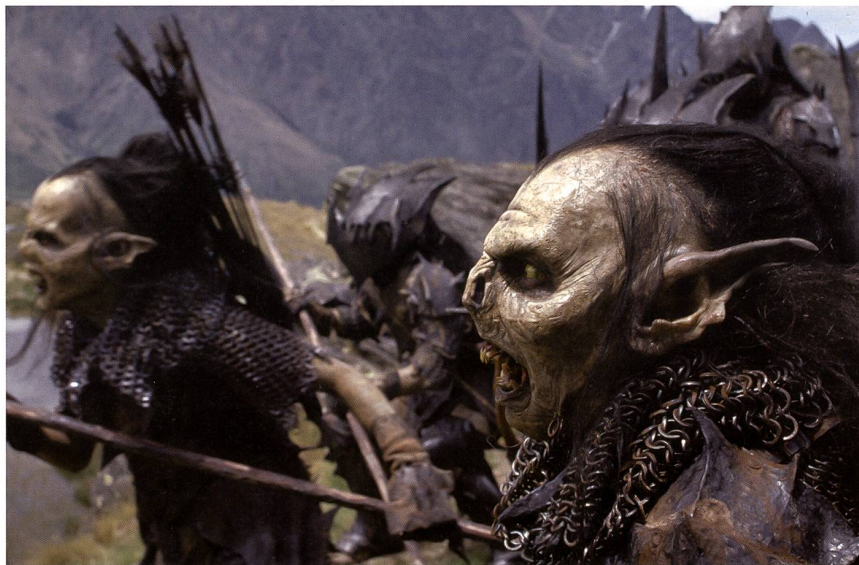
«Le seigneur des anneaux» défloré...

Le cœur battant des mêmes espoirs et des mêmes craintes qui assaillaient jadis les candidats de «Tournez manège», nerveux, ému, le lecteur passionné des récits de la «Terre du Milieu» sait que grâce (ou à cause) de Peter Jackson, «Le seigneur des anneaux» est désormais un film.

Par José Perez

Avant la publication du troisième tome de son roman et moins d'un an après la parution du premier, John Ronald Reuel Tolkien dut bien admettre que ses adeptes se comptaient déjà par millions dans le monde.

d'une fidélité absolue aux descriptions du roman. Tant mieux pour lui! L'histoire proprement dite nous est livrée à peine allégée de quelques épisodes mineurs, mais l'ampleur des scènes d'action – alors que le livre jouait sur leur absence et la fuite en avant –



Une bataille qui s'annonce sanglante...

En se lançant dans l'adaptation d'un succès littéraire à peine moins vendu que la Bible, le réalisateur Peter Jackson s'est sans doute remémoré la cabale de certains milieux fanatiques contre Scorsese à l'époque de «La dernière tentation du Christ» («The Last Temptation of Christ»). Durant toutes les étapes de l'élaboration du projet, il a sans doute été hanté par l'idée de hordes de fans au regard avide et impitoyable prêts à hurler au scandale et à la trahison au moindre faux pas.

Son travail en témoigne d'ailleurs à maints égards. Ses personnages évoluent dans des décors et manipulent des objets

trahit une certaine complaisance de la part du cinéaste.

Sur le plan visuel, les yeux avertis sauront repérer sur les épaules des Hobbits et des autres membres de la «Compagnie de l'Anneau» les fameux manteaux elfiques donnés par Galadriel ou même à son doigt Nénia, l'Anneau blanc. Mais en l'absence de toute explication, ces éléments fondamentaux du mythe se trouvent réduits au rang de clins d'oeil pour les inconditionnels et échappent systématiquement aux profanes. Des éléments importants comme des détails sont ainsi traités avec une légèreté qui frustrera sans doute ceux qui auraient aimé qu'on leur raconte (encore une fois) l'histoire par le menu.

Aurait-il fallu plus dire et moins montrer, alors que c'est le fondement même du cinéma? D'aucuns penseront que le vrai para-

doxe réside dans le fait même d'avoir tenté la transposition.

En dépit de sa complexité structurale extrême, inhérente en partie aux divers genres adoptés par le texte (forme épique et lyrique aussi bien que romanesque), on s'émerveille dans le livre de la cohérence parfaite entre le récit lui-même et le substrat mythique qui le sous-tend. Dans une lettre écrite en 1956¹ Tolkien dit en effet: «Dans «Le seigneur des anneaux», il n'est presque jamais fait référence à quelque chose qui n'ait pas son existence propre en tant que réalité d'ordre secondaire, ou sous-jacente à la création.» Et il ajoute: «Les chats de la reine Béruthiel (qu'Aragorn évoque dans la Moria) et les noms des deux autres mages (avec Saroumane, Gandalf et Radagast, ils étaient cinq) sont les seules exceptions qui me viennent en mémoire.»

Décus, forcément décus...

Le plus troublant dans ces propos, c'est qu'involontairement ou non, Tolkien ment, puisqu'on trouve assez aisément dans ses notes la réponse à ces deux questions. Ses écrits étant la seule œuvre d'*heroic fantasy* à avoir bénéficié, de par ses qualités intrinsèques et sa réception inégale, de l'ajout d'un appareil critique très développé lors de chaque réédition. L'entrée dans l'univers de Tolkien exige ainsi une démarche active d'exploration, de relectures et de consultation des richissimes appendices et annexes publiés.

Le lecteur ne se trouve donc pas face à un récit linéaire dont la trame serait aisément adaptable à d'autres supports, mais devant un réseau complexe d'histoires, d'anecdotes, de tableaux chronologiques ou généalogiques. Cette part d'interactivité s'est parfaitement retrouvée et épanouie dans le monde des jeux de rôles dont Tolkien est un peu le «dieu» officiel. L'adaptation de Jackson demeurera donc une œuvre impressionnante par son ambition et sa rigueur, mais résolument destinée à un public averti dont les attentes disproportionnées seront forcément un peu décues. ■

1. Cité dans la préface de J.R.R. Tolkien, «Contes et légendes inachevés».

D'aucuns penseront que le vrai paradoxe réside dans le fait même d'avoir tenté la transposition.

Films

20

ANNÉES

10 billets offerts

Pour le film

«Le seigneur des anneaux»

Déjà en salles

Commandez vos billets au 021 642 03 30

(maximum 2 par personne)

Loufoquerie branchée

«Zoolander» de Ben Stiller

Ben Stiller s'installe devant et derrière la caméra pour épingler le milieu de la mode dans cette comédie plus bête que méchante.

Par Nathalie Margelisch

Victime d'une crise existentielle pour n'avoir pas obtenu pour la quatrième fois consécutive le trophée du «Top model de l'année», Derek Zoolander (Ben Stiller), un célèbre mannequin, abandonne la profession, persuadé qu'il y a autre chose à faire dans la vie qu'être «très, très, très beau». Mais

on ne quitte pas l'univers de la mode si facilement.

Pas assez méchant et d'un humour trop débridé, le film ne produit pas l'effet comique recherché. D'un mauvais goût assumé, il est visuellement aussi excentrique que l'univers qu'il décrit. Pourtant, peu de scènes arrachent un sourire, et curieusement ce ne sont pas celles qui pastichent le milieu. Plus à l'aise dans le rôle du gaffeur («Mary à tout prix / There's Something About Mary», «Mon beau-père et moi / Meet the Parents») que dans celui de l'idiot, Ben Stiller l'acteur, sauve tout juste la mise. Plus soucieux de donner libre cours à son esprit burlesque que d'affûter la satire, Ben Stiller le réalisateur, rate sa cible. ■

Réalisation Ben Stiller. **Scénario** Drake Sather, Ben Stiller, John Hamburg. **Image** Barry Peterson. **Musique** David Arnold. **Son** Danny Michael. **Montage** Greg Hayden. **Décor** Robin Standefer. **Interprétation** Ben Stiller, Owen Wilson, Will Ferrell, Milla Jovovich, Jon Voight... **Production** Scott Rudin & Red Hour; Scott Rudin, Ben Stiller, Stuart Cornfeld. **Distribution** UIP (2001, USA). **Durée** 1 h 29. **En salles** 2 janvier.



▼ Les blondes ne comptent pas pour des prunes...

Ben Stiller, fashion victim!



«Jackie» contre «Marilyn»

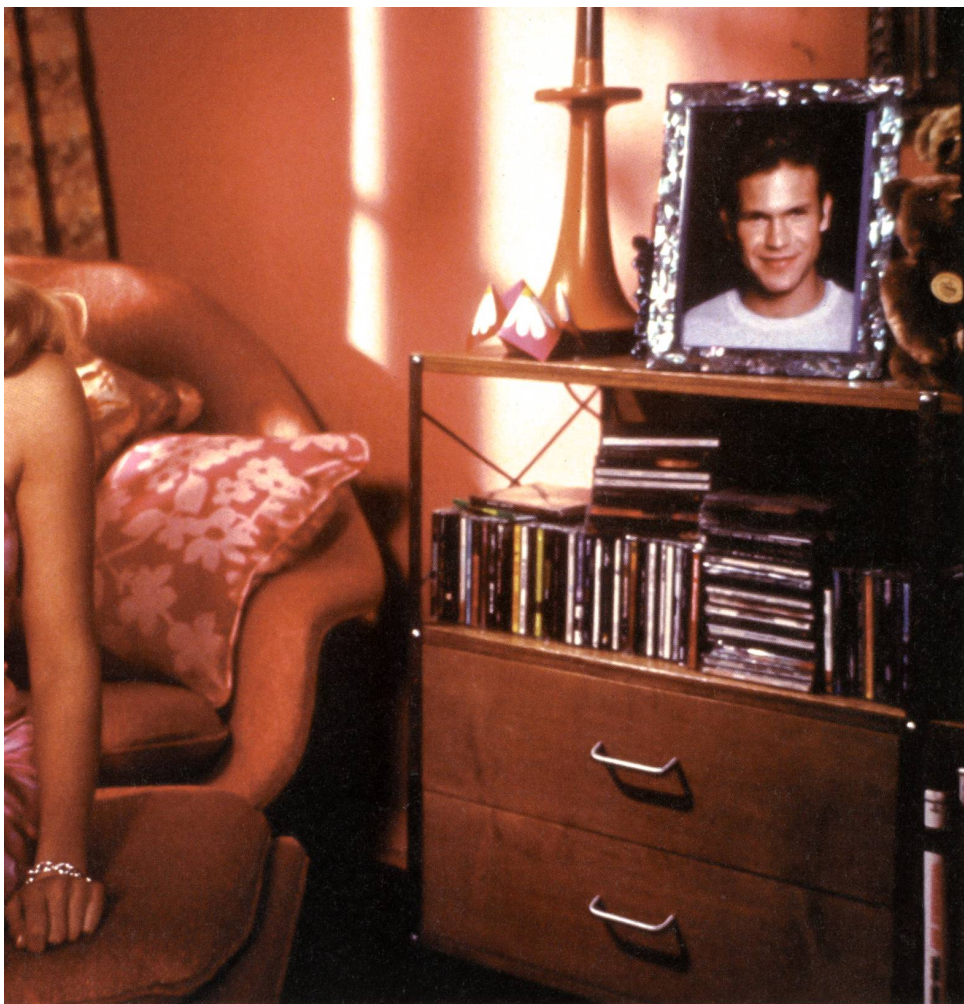
«La revanche d'une blonde» de Robert Luketic

Fable moderne et ironique sur le girl power, cette réjouissante comédie narre avec bonheur les péripéties à d'une pin up blonde de Harvard qui tente de concilier vernis à ongles et code civil.

Par Nathalie Margelisch

Au premier coup d'œil, Elle Woods (Reese Witherspoon) incarne le stéréotype de la belle blonde écrivain. Hypersexy, elle parle mode avec ses copines de collège, habille son chien de tenues branchées et fréquente assidûment les salons de beauté. Cette apparente futilité cache pourtant une tête bien faite et un cœur d'or.

Son monde s'écroule le jour où son petit ami Warner (Matthew Davis) la largue au lieu de la demander en mariage. Motif: elle est blonde et pour le bien de sa



future carrière politique, le jeune homme se verrait mieux marié à une brune conventionnelle. Qu'à cela ne tienne, elle décide de lui montrer de quoi elle est capable. Acceptée à Harvard, elle rejoint Warner sur les bancs de la Faculté de droit et tente de le reconquérir. Comme il fallait s'y attendre, la tâche se révèle ardue, d'autant plus qu'il est maintenant fiancé à une belle brune, Vivian (Selma Blair).

Chaud-froid savoureux

A l'image de la couleur de cheveux de ses héroïnes, le film joue à fond sur le choc des contraires: la superficielle Californie de la pimpante blonde s'oppose à l'austère côte Est fréquentée par la future élite américaine; au monde masculin et compétitif du barreau répond l'ambiance chaleureuse et réconfortante du salon de beauté. Les situations piquantes qui en découlent sont exploitées au maximum et les petits travers des uns et des autres tournés en dérision avec un plaisir non dissimulé. Sans être spécialement original ou surprenant par sa mise en scène et son scénario, le film n'est ni cynique ni prétentieux. Bien au contraire, il diffuse une fraîcheur et une modernité qui provoque la sympathie. A condition évidemment d'être sensible à son second degré. ■

Titre original «Legally Blonde». **Réalisation** Robert Luketic. **Scénario** Karen McCullah Lutz, Kirsten Smith, d'après le roman d'Amanda Brown. **Image** Anthony B. Richmond. **Musique** Rolfe Kent. **Son** Frederick Howard. **Montage** Anita Brandt Burgoyne, Garth Craven. **Décor** Missy Stewart. **Interprétation** Reese Witherspoon, Luke Wilson, Selma Blair, Matthew Davis... **Production** Marc Platt Prod., Metro-Goldwyn-Mayer; Roger Jones, Ric Kidney. **Distribution** Twentieth Century Fox (2001, USA). **Site** www.mgm.com/legally-blonde. **Durée** 1 h 36. **En salles** 12 décembre.

Les aventures de Brad et Bob

«Jeu d'espions» de Tony Scott

Réalisé par le spécialiste de l'action musclée, «Jeu d'espions» consacre les retrouvailles de Robert Redford et Brad Pitt. Malgré l'évidente complicité qui lie les deux acteurs, le film ne convainc qu'à moitié.

Par Nathalie Margelisch

Déjà réunis dans «Et au milieu coule une rivière» («A River Runs Through It»), dont Robert Redford avait

assuré la mise en scène et Brad Pitt l'interprétation, les deux acteurs se partagent cette fois la tête d'affiche. Confié à Tony Scott, réalisateur de «Top Gun» et «Ennemi d'Etat» («Enemy of the State»), «Jeu d'espions» se révèle un film inégal qui peine à exploiter l'alchimie entre les deux acteurs.

Trop d'effets tue l'action

Début des années 90, Nathan Muir (Robert Redford) s'apprête à quitter la CIA pour prendre sa retraite. Il apprend que Tom Bishop (Brad Pitt), un jeune espion qu'il avait autrefois recruté et personnellement formé, a été emprisonné en Chine et risque la peine capitale.

Après un début soutenu et très intrigant, le film s'embourbe. La longue évocation de l'apprentissage de Tom sur fond d'histoire politique internationale finit par lasser. Pour ne rien arranger, Tony Scott abuse des mouvements de caméra et des accélérés, attirant plus l'attention sur sa mise en scène que sur l'intrigue elle-même. Heureusement, l'apparition d'Elizabeth Hadley (Catherine McCormack), une déléguée humanitaire qui va jouer les trouble-fêtes, relance l'action. Alors plus sobre, la mise en scène gagne en efficacité et le film parvient à captiver jusqu'au bout. ■

Titre original «Spy Game». **Réalisation** Tony Scott. **Scénario** Michael Frost Beckner, David Arata. **Image** Daniel Mindel. **Musique** Harry Gregson-Williams. **Son** F. Hudson Miller, George Watters, Simon Kaye. **Montage** Christian Wagner. **Décor** Norris Spencer. **Interprétation** Robert Redford, Brad Pitt, Catherine McCormack, Stephen Dillane... **Production** Beacon Communication LLC, Red Wagon Entertainment; Douglas Wick, Marc Abraham. **Distribution** UIP (2001, USA). **Site** www.spygame.net. **Durée** 2 h 07. **En salles** 9 janvier.

Le jeune et le vieux beaux



Plaidoyer d'un autre temps

«Rebelles» de Léa Pool

Comparé à «Rebelles», le «Jeunes filles en uniforme» («Mädchen in Uniform») de Leontine Sagan et Karl Froelich, réalisé en 1931, fait figure de parangon de la modernité...

Par Sandrine Fillipetti

Si l'on parvient relativement bien à saisir les motivations premières de l'auteur – plaidoyer pour le respect des différences sexuelles et pour une visibilité sans entrave – force est de constater les faiblesses de ce film aux multiples thématiques, dont aucune n'est réellement approfondie. Qu'il s'agisse de l'homosexualité féminine, des drames de la jalousie, de la solitude des jeunes filles au pensionnat ou des relations père-fille, l'analyse et la réflexion sont totalement laissées à l'avenant. L'histoire en elle-même, linéaire et peu vraisemblable, confine rapidement au ridicule.

«Rebelles» est loin d'avoir la vocation d'un film à message universel. Si Léa Pool tente très maladroitement de prendre la défense des amours saphiques, sa vision du monde

semble singulièrement surannée. Les mœurs, pourtant, ont considérablement évolué (comme en témoignent les lois canadiennes), et l'homosexualité à l'écran a en outre dépassé depuis longtemps ce type de caricature (du moins dans le cinéma d'auteur). A trop utiliser les symboles, Léa Pool reste à mi-chemin entre la démonstration sociologique de comptoir et l'étude de mœurs faussement réflexive. Une tentative qui ne parvient jamais à éveiller l'intérêt et qui ne peut apparaître que parfaitement décalée et rétrograde. ■

Titre original «Lost and Delirious». **Réalisation** Léa Pool. **Scénario** Judith Thompson, d'après Susan Swan. **Image** Pierre Gill. **Musique** Yves Chamberland. **Son** Yvon Benoit, Claude Beaugrand, Hans Peter Strobl. **Montage** Gaëtan Huot. **Décor** Serge Bureau. **Interprétation** Piper Perabo, Jessica Paré, Mischa Barton... **Production** Cité-Amérique, Dummett Films; Lorraine Richard, Louis-Philippe Rochon, Greg Dummett. **Distribution** Filmcooperative (2001, Canada). **Site** www.lostanddeliriousmovie.com. **Durée** 1 h 40. **En salles** 16 janvier.

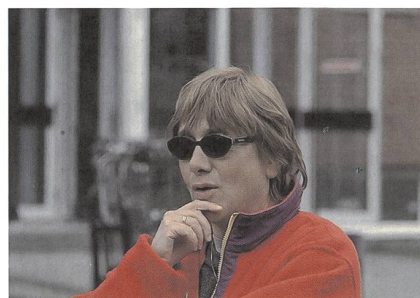
Quelques questions à Léa Pool

Avec «Rebelles», Léa Pool tourne son premier film en anglais. Un choix qui n'a rien de tactique pour la cinéaste suisse-canadienne, plus que jamais fidèle à ses thèmes de prédilection.

Propos recueillis par Claude Lacombe

Pourquoi avoir choisi de tourner en anglais? Pour bénéficier d'une distribution plus large?

Ce n'est pas un choix de carrière calculé. Je ne vise pas Hollywood! Après «Emporte-



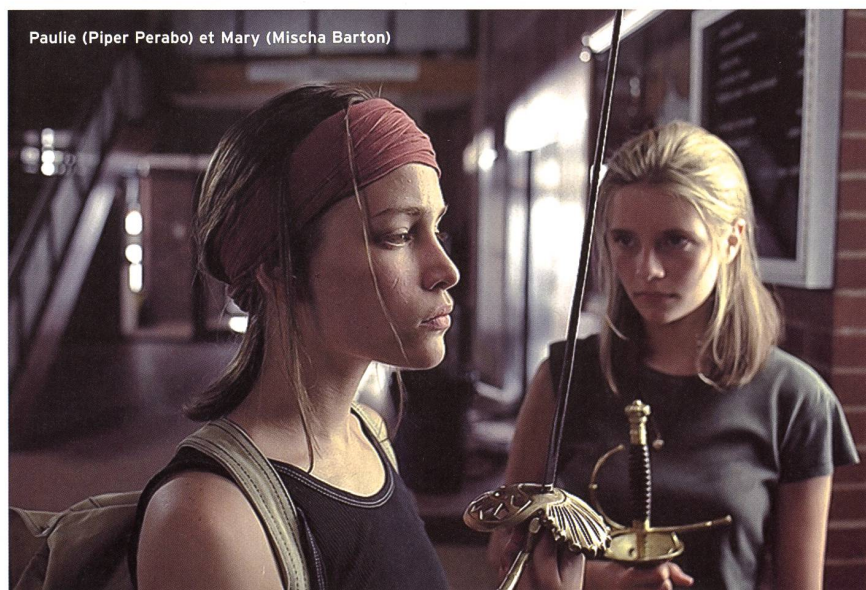
moi», mon producteur m'a suggéré de tourner un film moins personnel et m'a proposé un scénario en anglais, prêt à tourner. Pourquoi le traduire en français? Le fait que «Rebelles» soit en anglais me donne effectivement l'occasion de me faire connaître un peu plus aux États-Unis, en Australie et au Canada anglophone. Les films francophones sont très peu vus en dehors du Québec, de même que les films d'Atom Egoyan sont surtout projetés dans le reste du Canada. On est dans un registre de distribution qui correspondrait à des films à gros budget, mais le niveau des ventes internationales ne suit pas.

En tant que réalisatrice et scénariste, comment envisagez-vous la mise en scène du scénario d'un autre auteur?

C'est un exercice différent et nécessaire. Un changement par rapport à mes premiers films d'inspiration autobiographique, très coupés du réel, presque «autistes». J'avais besoin de me renouveler, sans doute parce que j'arrive à un âge où n'importe quel créateur se sent confronté à la peur de se répéter. J'ai profité de ce hasard pour prendre le risque de surprendre. J'avais envie de voir ce que ça pouvait réveiller en moi. Si je l'avais écrite, je n'aurais pas raconté cette histoire de la même manière. Mon univers est plus intérieur, il y aurait eu beaucoup moins de dialogues. J'ai d'ailleurs coupé ou raccourci plusieurs scènes. Le script original était plus bavard. Il a été écrit par une personne de théâtre, beaucoup de choses étaient dites, alors qu'elles pouvaient être montrées. J'ai donc fait un travail de réalisation plutôt que d'écriture.

L'homosexualité féminine est-elle encore un tabou?

Il y a toute une culture underground autour de l'homosexualité masculine, qui est acceptée et admirée, alors qu'on parle très peu des lesbiennes. Le personnage de Paulie sait que ses réactions seraient parfaitement acceptées si elle était un garçon. Elle a le désir d'un corps qui pourrait lui permettre d'assumer plus simplement sa sexualité. ■



Paulie (Piper Perabo) et Mary (Mischa Barton)

CERTINA
SWISS WATCHES
SINCE 1888



542.7155.42.61
SFr. 595.-

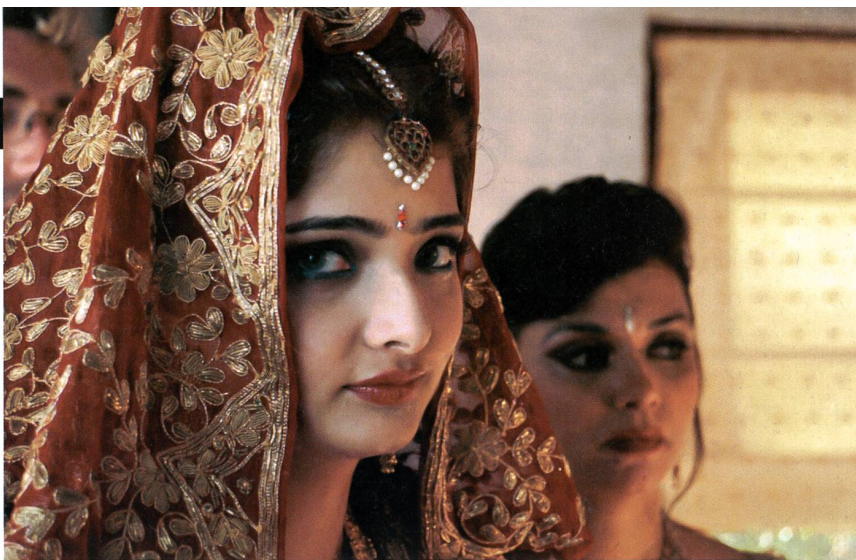


*Chronographe
Double sécurité
Verre saphir
Étanchéité 100 m*



www.certina.com

Certina Kurth Frères SA Rue de Boujean 9, CH-2500 Bienne 3, Switzerland



Le charme «discret» des mariages indiens...

Mariage en sari

«Le mariage des moussons»
de Mira Nair

Le dernier film de Mira Nair, Lion d'or consensuel (et contesté) à Venise, prétend montrer pour la première fois une Inde moderne débarrassée d'exotisme.

Par Frédéric Maire

La cinéaste indienne Mira Nair a connu la gloire (internationale) dès son premier film, «Salaam Bombay!», description pathétique de la vie des enfants de la rue. Après quelques détours de par le monde à dénoncer les grands maux de la planète («Mississippi Masala») et en attendant sa nouvelle création hollywoodienne avec Uma Thurman, Gena Rowlands et Juliette Lewis («Hysterical Blindness»), elle a voulu retourner à ses origines et montrer la réalité de l'Inde contemporaine. Attention: pas celle de la misère et de la faim, mais celle d'un pays moderne qui exporte volontiers ses informaticiens et où, appa-

remment, chaque habitant mâle possède un téléphone portable.

A travers la description d'un mariage arrangé entre une petite-bourgeoise de New Delhi et un fils de bonne famille parti faire fortune aux Etats-Unis, Mira Nair met en scène à la fois les restes de la tradition (les jolis costumes de soie, les fleurs rituelles), la modernité (on parle fric, exil, bagnoles et ordinateurs) et quelques vérités gênantes (les mariages forcés, l'inceste).

Tourné à la manière d'un film Dogme, avec un mélange bigarré de stars du cinéma indien, d'acteurs amateurs et de membres de la famille de la cinéaste, «Le mariage des moussons» emprunte à la fois à «L'invitation» de Claude Goretta, «Un mariage» («A

Wedding») de Robert Altman et à «Festen» de Thomas Vinterberg, dans une version à la fois édulcorée de toute préoccupation politique ou sociale, et vierge de toute densité émotionnelle.

Chimère de l'Inde moderne

Le film, desservi par une caméra baladeuse qui ne sait jamais très bien où se poser, ne possède ni la folie kitsch du meilleur mélodrame musical «bollywoodien», ni la puissance des œuvres de Satyajit Ray – qui, bien avant Mira Nair, a su montrer le visage de l'Inde moderne. «Le mariage des moussons» n'est au fond qu'une carte postale qui, sous ses dehors de «modernité», ne présente qu'une Inde embourgeoisée, tristement exotique, pleine de mélodies agréables qui sonnent très faux: car dans cette comédie inutile, même la musique a perdu son visage humain. ■

Titre original «Monsoon Wedding». **Réalisation** Mira Nair. **Scénario** Sabrina Dhawan. **Image** Declan Quinn. **Musique** Mychael Danna. **Son** Kevin Banks. **Montage** Alyson C. Johnson. **Costumes** Arjun Bhasin. **Décor** Stephanie Carroll. **Interprétation** Naseeruddin Shah, Lillete Dubey, Shefali Shetty, Vijay Raaz... **Production** Delhi Dot Com, IFC Prod., Keyfilms Roma, Mirabai Films; Caroline Baron, Mira Nair. **Distribution** Monopole Pathé (2001, Inde / USA). **Site** www.monsoon-wedding.com. **Durée** 1 h 58. **En salles** 9 janvier.

Haut les mains!

«Bandits» de Barry Levinson

Malgré une distribution impeccable, le réalisateur de «Rain Man» signe une comédie romantique policière poussive et bancale.

Par Claude Lacombe

Deux braqueurs ont mis au point la technique idéale: prendre en otage le directeur d'une banque, passer la nuit chez lui et vider les coffres en sa compagnie le lendemain matin avant l'ouverture. Affublés des postiches et déguisements les plus invraisemblables, Bruce Willis et Billy Bob Thornton ont l'air de beaucoup s'amuser dans ce rôle de gentlemen cambrioleurs qui pousse au cabotinage. Le film change ensuite de registre avec l'arrivée d'une jolie femme (la lumineuse Cate Blanchett), qui transforme le duo en ménage à trois.

Entre comédie romantique, road movie et film policier, «Bandits» manque résolument de cohérence. Le cinéaste a beau s'entourer de stars, le scénario branle au manche et la

mise en scène ne nous réserve que quelques rares moments d'inspiration. Barry Levinson vaut pourtant mieux qu'un simple faiseur hollywoodien, puisqu'on lui doit des succès honorables comme «Toys» ou «Diner». Cela dit, on le savait aussi capable du pire, avec les ratages que sont «Sphère» ou «Sleepers». ■

Réalisation Barry Levinson. **Scénario** Harley Peyton. **Image** Dante Spinotti. **Musique** Christopher Young. **Son** Michael Silvers. **Montage** Stu Linder. **Décor** Victor Kempster. **Interprétation** Bruce Willis, Billy Bob Thornton, Cate Blanchett... **Production** Metro-Goldwyn-Mayer, Lotus Pictures, Hyde Park Entertainment, Empire Pictures, Cheyenne Enterprises, Baltimore Spring Creek Prod.; Michael Birnbaum, Michele Berk, Barry Levinson, Paula Weinstein, Ashok Amritraj, David Hoberman, Arnold Rifkin... **Distribution** Buena Vista (2002, USA). **Site** www.mgm.com/bandits. **Durée** 2 h 02. **En salles** 16 janvier.

Bruce Willis et Billy Bob Thornton
en gentlemen cambrioleurs



Films

PARTHÉ!

20 billets offerts

Pour le film

«Le mariage des moussons»

En salles le 9 janvier

Commandez vos billets au 021 642 03 30
(maximum 2 par personne)



MORE EMOTIONS

UN COUPLE
FRS 4.- DE RÉDUCTION

MOVIE-CARD



MORE OFFERS

UNE FAMILLE DE
3 PERSONNES
LAUSANNE DÈS FRS 9.- DE RÉDUCTION
GENÈVE DÈS FRS 6.- DE RÉDUCTION

UNE FAMILLE = 3 PERSONNES MINIMUM DONT 1 ENFANT DE MOINS DE 14 ANS



MORE MOVIES

CINÉFIDÉLITÉ
LAUSANNE FRS 50.- OU 120.- DE RÉDUCTION
GENÈVE FRS 40.- OU 120.- DE RÉDUCTION

europlex
cinemas

WWW.EUROPLEX.CH

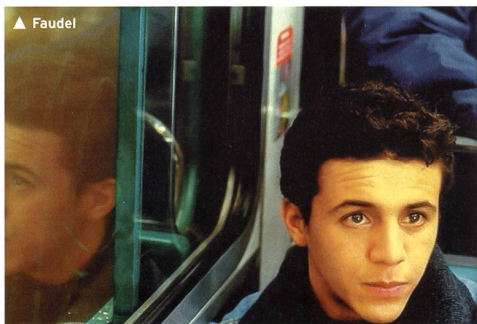
Les uns et les autres

«Le battement d'ailes du papillon»
de Laurent Firode

En faisant se croiser durant une journée toute une série de personnages, Laurent Firode s'applique à créer un climat poético-philosophique, mais s'essouffle bien vite.

Par Laurent Asséo

Le premier long métrage de Laurent Firode repose sur une théorie philosophique que Claude Lelouch aurait pu faire sienne: les petites causes peuvent produire de grands effets. Soit «des actes dérisoires peuvent bouleverser l'ordre du monde». Fort de ce principe, Firode fait se croiser durant une seule journée une vingtaine de personnages pour que le destin rassemble fi-



2 x 1 = 0

«The One» de James Wong

Une histoire de double qui tourne à vide dans une suite de combats aussi pesants qu'inutiles.

Par Jean-Sébastien Chauvin

«The One» est construit autour d'une histoire de mondes parallèles: Yulaw (Jet Li), un ancien agent spatio-temporel devenu criminel, passe d'un univers à un autre, tuant ses autres «soi-même» afin de se nourrir de leur force. Après 123 meurtres, il n'en reste qu'un: un gentil flic marié habitant notre univers. On passera sur l'aspect heavy metal-«Matrix» du film. Le principal intérêt du concept «The One» est évidemment la confrontation entre un acteur et son double, en l'occurrence Jet Li. Visiblement cette idée travaille Hollywood, qui a récemment produit un récit similaire: l'étonnant «Repli-

nalement un jeune homme (Faudel) et une jeune femme (Audrey Tautou). Dans ce jeu de piste, qui pourrait s'intituler «Hasards et coïncidences», A est assis à côté de B qui voit C, qui a rendez-vous avec D, tandis que A rencontre E, qui à son tour a une petite histoire avec C, etc.

Contrairement à l'hypothèse de son auteur, «Le battement d'ailes du papillon» ne provoque aucune déflagration cinématographique malgré, parfois, une certaine finesse d'observation de nos petites manies et de jolis numéros d'acteurs. Cette addition de micro-histoires ressemble avant tout à une collection de courts métrages au service d'un scénario trop lourdement structuré et d'une poésie artificielle. Laurent Firode apparaît comme un petit miniaturiste à la grandiloquence philosophique, plutôt qu'un grand cinéaste des petits riens de la vie.

Réalisation, scénario Laurent Firode. **Image** Jean-René Duveau. **Musique** Peter Chase. **Son** David Rit, Hervé Guyader. **Montage** Didier Ranz. **Décors** Catherine Jarrier Prieur. **Interprétation** Audrey Tautou, Faudel, Eric Savin... **Production** Les Films des Tournelles, Les films en hiver; Franck Landron, Pascal Judelewicz. **Distribution** Moa Distribution (2000, France). **Site** www.nawak.com/papillon/index2.htm. **Durée** 1 h 30. **En salles** 12 décembre.



▼ Si ce n'est pas Jet Li, c'est donc son double

cant» de Ringo Lam, dans lequel Jean-Claude Van Damme affrontait déjà son double maléfique. La beauté du film tenait à ce que l'acteur Van Damme (oui, oui!) y jouait deux partitions singulières, l'une tout en noirceur (un tueur en série), l'autre pure et naïve (le replicant, donc). Quelque chose passait entre les deux, faisant craindre l'absorption de l'un par l'autre. Rien de tout cela dans «The One». Tout le film consiste en une série de combats assez faibles, jusqu'à l'ultime rencontre où Jet Li se bat contre lui-même. Il se bat contre lui-même... et alors? Manque la confrontation psychologique, la seule valable, en un sens, dans une histoire de double. Jet Li est trop inexpressif pour créer le moindre sentiment d'altérité: aussi désincarné que les effets spéciaux, aussi interchangeable que son double.

Réalisation James Wong. **Scénario** Glen Morgan, James Wong. **Image** Robert McLachlan. **Musique** Trevor Rabin. **Son** Dave McMoyler. **Montage** James Coblentz. **Décors** David L. Snyder. **Interprétation** Jet Li, Carla Gugino, Delroy Lindo... **Production** Hard Eight Pictures, Revolution Studios; Steve Chasman, Glen Morgan. **Distribution** Elite Films (2002, USA). **Site** www.sony.com/theone. **Durée** 1 h 25. **En salles** 9 janvier.



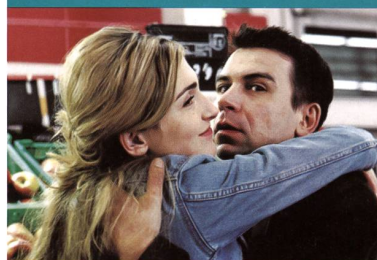
«Animal! L'animal...»



«Les aventures de Dieu»



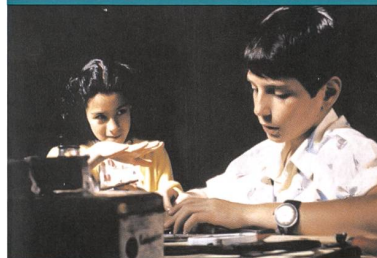
«Thir13en Ghosts»



«Vertiges de l'amour»



«Pauline & Paulette»



«Peppermint»



«Sexy Boys»